

## Comment passer de rêve à réel sans laisser de traces

Nicole Lavigne

Numéro 65, automne 1995

Le rêve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13849ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavigne, N. (1995). Comment passer de rêve à réel sans laisser de traces. *Moebius*, (65), 77–82.

## Comment passer de rêve à réel sans laisser de traces

Nicole Lavigne

Je n'ai pas toujours été telle que vous me voyez. Je n'ai pas toujours été ce corps épuisé, ces mains vides, et ce simulacre de sourire un peu figé mais néanmoins indispensable pour survivre. Autrefois, j'étais un songe. Soyons précis : vous voyagez à bord d'un train et vous aimeriez que jamais ça ne s'arrête puisque la traversée vous nourrit et vous comble. Mais vous dérangez avec cette joie trop visible et votre air perpétuel de « ne pas y être ». On brûle d'envie de vous faire descendre. Vous résistez, cela se comprend, pourquoi troquer votre ivresse contre ce décor un peu flou, affreusement terre à terre et qui, de surcroît, s'est toujours montré hostile envers vous ? Vous résistez donc jusqu'au jour où une main vous pousse. Alors, vous tombez de haut ; il paraît que ça arrive parfois aussi aux anges. Imaginez maintenant que le train représente le rêve, le paysage, le réel, et vous aurez une bonne idée de ce qu'était ma vie autrefois.

À l'école, je choisisais toujours le pupitre le plus près de la fenêtre, afin que mon esprit puisse s'envoler en paix. Ou peut-être est-ce l'institutrice qui, un jour, m'a placée là par hasard, sans penser aux conséquences. J'avais six-sept ans et je possédais déjà une fenêtre sur le monde. La leçon de géographie ? Pour quoi faire ? Je préférais suivre mon propre cours de géographie personnelle. À l'automne, les feuilles qu'on dit « mortes » déroulaient leur tapis rouge sur les trottoirs et je me transformais en princesse allant à quelque rendez-vous secret. Nul paysage ne semblait plus

vivant. L'arrivée de la première neige me plongeait dans un état de fébrilité épouvantable. Je flottais, au sens propre du terme. Devenant moi aussi flocon, je quittais l'austère configuration de mon pupitre pour glisser lentement sur l'air, avant de me dissoudre pour me réincarner ailleurs. Au printemps, j'étais tantôt bourgeon, tantôt feuille, tantôt abeille encore engourdie par un long et bénéfique sommeil. Parfois aussi, je devenais odeur, celle du muguet ou de la jeune fougère. Hirondelle, je planais sur les ailes du vent et, de trou d'arbre en toiture de grange, je tournoyais en lançant mon cri au-dessus des nuages.

C'est ainsi, et de la manière la plus simple qui soit – les plus grandes découvertes cachent toujours une candeur charmante –, que j'ai appris qu'on pouvait rêver sans fermer l'œil. Ces expériences, qui n'ont rien à voir avec le rêve du dormeur, se révélaient plus exaltantes que les fastidieuses percées dans l'inconscient où ma volonté faisait office de pauvre figurante dans un film où, de toute façon, on ne vous laisse aucune liberté, pas même celle de vous lever et de quitter le plateau. La nuit, je ne contrôlais rien. Je me perdais dans des labyrinthes obscurs où les images, la plupart du temps incolores, sombraient dans les abysses de mon cerveau aussitôt que j'essayais de les retenir. Le jour, je devenais le maître absolu à la fois metteur en scène et acteur. Mon savoir dépassait celui de tous les maîtres d'école réunis : tantôt étoile, tantôt goutte de pluie, je passais de l'infiniment grand à l'infiniment petit le plus naturellement du monde, et sans laisser des traces. J'explorais le cœur de la vie, le noyau bouillonnant qui fait battre toute chose et lui donne son unicité, sa force et, conséquemment, sa fragilité.

Le temps passait et je ne m'en apercevais pas. À mesure que je raffinais et diversifiais mes expériences, je découvrais que le monde était autre chose que ce système logique et hautement prévisible dans lequel les mathématiques et les sciences dites « pures » – terme pernicieux à mon avis, car rien n'est moins innocent que la science – avaient voulu l'enfermer. Compter ne m'intéressait pas, si ce n'est pour voir des moutons sauter la clôture du pâturage. Sous mes yeux, la botanique, la géographie et l'histoire étalaient leurs pulsions destructrices comme on déplie un linceul. Spécimens, dissections, continents engloutis, pays écartelés, villes éventrées, avalées par d'ignobles conquérants, partout j'assistais au triomphe de la mort sur la vie. C'était

déprimant. Et de très mauvais goût. Si c'était ça la réalité, je préférerais cent fois nourrir mes rêves. Quitte à en payer le prix.

\*\*\*

Il fut cher, ce prix. Un jour, l'on vint me demander des comptes, moi qui savais à peine compter sur les doigts de la main. Je leur ai d'ailleurs montré mes mains : j'en avais deux, comme tout le monde. Mais ils exigeaient patte blanche. J'ai sorti ma patte de lapin, celle qu'Alice m'avait donnée à l'entrée du terrier. Mais ils ont éclaté d'un rire gras qui a résonné en moi comme un bruit de casserole. Puis, l'un d'eux a dit que j'avais la tête fêlée. Les autres ont acquiescé et, plongeant les mains au fond de leurs poches, ils ont sorti des instruments chirurgicaux qu'ils ont déposés sur une table devant moi. Ils cherchaient la clé des songes, laquelle, à les entendre, se trouvait à l'intérieur de mon cerveau. « Nous allons vous faire une trépanation, ont-ils dit, vous verrez, ce n'est rien, juste un petit trou dans le crâne. » Leurs yeux méchants me cherchaient noise pendant que j'essayais de gagner du temps. J'ai sorti mon arsenal de mots – mes seules armes pour me défendre. Je leur ai lancé à la figure des colliers d'expressions jolies : fruits de la passion, trèfle à quatre feuilles, rosiers sauvages, ail des bois, pluvier kildir, canard colvert. Ça les a mis en appétit : ils salivaient, bavant partout dans la pièce. Je leur ai dit que mon réfrigérateur regorgeait de riches et rarissimes denrées, mais, en ouvrant la porte, j'ai constaté qu'il était vide. « Cette fois, ma petite, vous êtes cuite », m'ont-ils dit.

Ils ont bloqué toutes les issues, portes et fenêtres. J'avais cinq minutes pour me défendre, pas une de plus. L'un d'eux – le plus gros, bien que leur corpulence les rendît tout aussi repoussants les uns que les autres – a déposé deux objets sur la table : une minuterie et un magnétophone. Ils m'ont d'abord forcée à plaider non coupable pour tester la fiabilité de leur magnémachin. Ensuite, ils ont posé leurs énormes fesses sur des coussins minuscules en me sommant de m'expliquer. Pendant qu'ils se curaient les dents et les ongles, l'un d'eux levait parfois un œil malin dans ma direction, comme pour mesurer la distance qui nous séparait. Je leur ai parlé de la tiédeur de la pluie en septembre, de la finesse de l'aile du papillon, des couchers de soleil sur le fleuve quand le rose embrase le bleu au-des-

sus de la ligne d'horizon. J'ai expliqué comment la rosée se lovait au creux du brin d'herbe pour l'abreuver les jours de grande sécheresse. Je leur ai dit pourquoi le grillon chantait plus fort les soirs de pleine lune. J'ai décrit dans les moindres détails le plumage de la tourterelle où j'ai séjourné plus d'une fois : la queue pointue et frangée de blanc, les yeux cerclés de bleu nuit, le subtil amalgame de beige et de gris qui rend sa robe si précieuse. Mais aucune émotion ne naissait sur le visage de mes tortionnaires. Ils m'ont écoutée distraitement en poursuivant leur grand nettoyage – ils avaient atteint la région de l'oreille dans laquelle ils essayaient d'enfoncer leur gros auriculaire. Ensuite, il y a eu un « clic » et le magnétophone s'est arrêté brusquement. J'ai alors compris que j'étais perdue, que cette mise en scène, ce simulacre de procès, avait été mis en place pour me noircir, non pour éclairer ma cause. Je n'ai pas bronché lorsqu'ils se sont levés pour prononcer la sentence : « Pas de trépanation, car nous sommes bons princes, mais en revanche, vous passerez le reste de votre vie dans des lieux sans fenêtres. Et si jamais vous trichez, nous vous rattrapons et vous crèverons les yeux. »

\*\*\*

Voilà pourquoi, depuis, je traîne mes jours de sous-sol en cave, comme les rats des villes. Nous sommes des centaines à errer ainsi dans les bas-fonds, avec, pour seul baume sous nos paupières humides, la réminiscence des beautés englouties. Dans l'immeuble où nous nous sommes fixés, du moins provisoirement, l'air ne passe pas, le temps non plus, il se hache en menus morceaux de quart d'heure en demi-heure et de demi-heure en heure et quart. Ici, quand par bonheur nous croisons une fenêtre, une épaisse couche de suie la recouvre, si bien que nous n'y voyons rien, même en plissant les yeux, même en regardant longtemps.

On nous désigne par l'étrange vocable de « fonctionnaires ». Toute la journée, nous vaquons : à répondre au téléphone, à brasser des papiers, à taper des lettres, à vider nos corbeilles, à tailler nos crayons, à fomenter des complots, à faire éclater des guerres entre nous pour le plaisir de nous entre-tuer. Sans vent, sans soleil, sans pré, ni arbre, on ne peut rien faire. Et c'est exactement ce que nous faisons : rien.

Parfois, l'un de nous se lève, se dirige vers le couloir, en scrute le noir profond, revient et, dans un excès de fièvre et de foi en l'avenir, déclare que quelque chose va bientôt se passer. Alors nous nous agitons, comptons nos pas, consultons nos montres, multiplions les arrêts devant la photocopieuse, tournons les pages de nos calendriers, inscrivons des rendez-vous approximatifs sur les pages de nos agendas. Les rumeurs les plus folles circulent et leur entrechoquement crée l'illusion d'une brise ou d'un vent qui se lèverait exprès pour rafraîchir nos nuques fatiguées. Mais le temps, notre ennemi de toujours, comprime un peu trop nos épaules. Et l'âge marque nos visages d'une ride de plus lorsque nous constatons que rien n'a changé, que rien ne changera.

Alors nous redoublons d'ardeur dans l'inaccomplissement de nos tâches. Nous devenons les fonctionnaires les plus inutiles de mémoire de gouvernement. Oublier... Que nous gagnons notre vie à la perdre parce qu'un jour on nous a volé nos rêves. Que le béton n'a toujours pas d'odeur ni de couleur, malgré nos efforts pour répandre les arômes – ceux de l'encre, du café et du tabac par exemple – et placarder nos murs d'affiches polychromes. Hélas ! Visiter nos collègues des autres départements dans l'espoir d'y trouver des réponses ne nous est d'aucun secours. Eux aussi luttent pour survivre, avec un acharnement si désespéré que nous feignons de ne pas le voir pour éviter qu'ils ne s'effondrent. Personne ne nous a dit comment tenir un corps dans nos bras et faire en sorte qu'il ne tombe pas en miettes.

À l'heure du repas, nous partageons le pain et le vin. Attablés les uns en face des autres, nous formons une chaîne humaine qui s'étend à l'infini. La douceur de la mie sur notre langue nous rassure, le vin nous grise un peu et c'est toujours la même chose : l'un de nous laisse échapper un rire qui monte dans l'air en une plainte déchirante. Un autre enchaîne, suivi d'un autre, puis d'un autre encore. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que nos voix viennent rouler en cascades à nos pieds. Nous pouffons à nous broyer les côtes. À nous fendre l'âme. Jusqu'à ce qu'elle craque en mille morceaux. L'après-midi nous retrouve un peu délestés du poids de notre impuissance. Puis, quand sonne cinq heures, nous redémarrons les aiguilles de nos montres et encapuchonnons nos stylos pour nous précipiter vers la sortie. Moment des plus pénibles : tout le monde veut être le premier, ce qui provoque forcément des embouteillages.

Une fois dehors, nous nous applaudissons avant de nous séparer, car nous avons encore une fois réussi à passer à travers une journée sans savoir comment ni pourquoi.

Il faut me croire : je n'ai pas toujours été telle que vous me voyez. J'étais un songe, autrefois.